

Oraison



L'équilibre contemplatif

1. Tout ce que je vous demanderais serait qu'on me laisse dans une cellule et qu'on me supporte pour le seul amour de Dieu durant le peu de temps qui me reste à vivre. Sinon, qu'on me remette en la condition [de converse] qui était la mienne. Quoique j'aie peu de forces, j'ai bonne volonté et, si je ne servais qu'à laver les assiettes ou à balayer la cuisine, je serais au service des sœurs autant que je pourrai. Je ne pourrais rien demander d'autre avec bonne conscience. [...] C'est ce que je vous propose en toute vérité et avec le désir de vous obéir en ce que vous m'ordonnez. En effet, il me semble que ce ne sont pas les désirs capricieux de la volonté propre,

mais des désirs résolus d'obéir à la volonté de Dieu, à sa plus grande gloire et à la volonté des supérieurs. Vous savez bien que je n'ai jamais eu la vocation de fonder en Flandre, et maintenant moins que jamais, mais je laisse ceci à vous et à ceux qui en décideront, et je n'ai rien d'autre à faire qu'à obéir.

2. Pour ce qui regarde mon âme, Dieu la tient en paix et en grand silence en sa présence. Il me fait de nouveau par sa bonté quelques-unes des grâces qu'il avait l'habitude de m'accorder autrefois, bien que je lui sois plus infidèle que jamais et plus indigne de ces faveurs. Cette présence de Dieu réduit à l'impuissance les passions et les mouvements qui agitent l'âme, presque comme s'ils étaient morts. Et quoique parfois je sente s'élever en mon esprit quelque pensée légère ou un petit mouvement, aussitôt cette vue de Dieu les réduit à rien. Elle ne me permet pas de faire quoi que ce soit, et je n'ai pas d'autre désir que la réalisation de la volonté de Dieu, qu'il s'agisse d'une petite ou d'une grande chose. Un jour, Notre-Seigneur me fit voir dans une particulière lumière, alors que j'étais profondément recueillie, qu'il n'y a pas de plus grand ciel sur terre ou là-haut, que celui qui se trouve dans la volonté de Dieu. Vous me direz si cela est correct.

3. On ne peut pas dire ce que l'âme éprouve là, car on ne sait pas ce que c'est tant que l'on ne s'y trouve pas actuellement. En effet, l'âme, est alors fort dépouillée d'elle-même et de tout le créé. Il ne s'agit pas d'un goût [sensible], mais d'une force de vérité, par laquelle Dieu lui montre les différences qu'il y a entre ce que lui fait et réalise, et les opérations de la nature ; elle voit comment celles-ci ne produisent qu'esclavage, vanité et perte de

temps, tandis que ce qu'il opère produit la liberté et le bonheur spirituel, dans le mépris de tout ce qui n'est pas Dieu, tout en ayant un souverain empire sur tout cela. Bien que cette oraison ne soit pas continuellement en cet état, la façon de se comporter et les actions qui y correspondent demeurent en l'âme comme si c'était le cas.

Bienheureuse Anne de Saint-Barthélemy, *Lettre de 1609 à M. de Bérulle*

L'AUTEUR Ana Garcia naquit en 1549, à Almendral, en Castille, dans une famille nombreuse d'agriculteurs aisés, et devint à l'âge de 20 ans l'une des compagnes de Thérèse d'Avila qui venait d'entreprendre la réforme du Carmel. Analphabète, elle en fut la première sœur converse et reçut le nom d'Anne de Saint-Barthélemy. Elle fera partie des 6 carmélites venues fonder en France en 1604 sous la conduite du cardinal de Bérulle, et malgré son peu de goût pour le gouvernement, elle devra accepter d'être prieure à Pontoise, Paris et Tours, avant de partir pour la Flandre, malgré les réticences qui apparaissent dans la lettre que nous citons. Elle mourra en 1626 comme prieure du carmel d'Anvers.

LE TEXTE Anne de Saint-Barthélemy n'aura appris à écrire qu'une fois entrée au Carmel, et la tradition nous dit que ce fut un miracle ! Il nous reste d'elle quelques opuscules de formation des novices, une autobiographie rédigée sur l'ordre de ses supérieures, et un grand nombre de lettres. Bérulle en fut un destinataire privilégié. Mal rédigées par une femme qui n'avait jamais été à l'école, leur intérêt réside dans leur spontanéité et leur absence de toute prétention littéraire : là où le lyrisme de Thérèse d'Avila risque de nous faire considérer les états mystiques comme extraordinaires et exceptionnels, Anne de Saint-Barthélemy dégage une rassurante impression de normalité, presque de banalité, qui aide à nous engager sur la voie du Carmel.

§ 1. Alors que son autobiographie témoigne d'une vie chargée de responsabilités et riche en phénomènes surnaturels, Anne est tout entière dans ces quelques lignes qui montrent son indifférence à elle-même : ce qui compte pour elle est l'obéissance et la simplicité. Si on lui demande son avis, elle le donne, mais toujours pour préférer la vie cachée et l'humble service fraternel.

§ 2. Anne de Saint-Barthélemy ne parle qu'exceptionnellement de sa vie intérieure, et il faut pour cela que ses correspondants insistent. Elle n'attache aucune importance aux grâces « charismatiques » que Dieu lui donne par ailleurs, son union à Dieu résidant, pour elle comme pour nous, dans « *la réalisation de la volonté de Dieu* ». Elle est par ailleurs sans illusion sur ses faiblesses : les amis de Dieu savent que celui-ci ne regarde pas les performances, mais la bonne volonté. Il est intéressant de remarquer qu'elle demande avec modestie à son directeur de vérifier qu'elle ne se trompe pas : cette soumission à l'autorité pastorale de l'Église caractérise les filles de sainte Thérèse, alors qu'il est évident que le bon Bérulle est bien loin d'approcher sa dirigée pour ce qui est de la vie surnaturelle !

§ 3. En quelques lignes, Anne résume ce qui occuperait des pages chez Thérèse : la maturité spirituelle établit l'âme dans une évidence de la présence de Dieu, qui est à la fois indescriptible (sinon, elle ne serait pas évidente !) et bienheureuse, expérience de liberté qui se suffit à elle-même et qui fait que tout le reste, y compris l'obligation d'en parler, est ressenti comme un dérangement.



CATÉCHISME SPIRITUEL à l'école des saints

« C'est moi, n'ayez pas peur ! »

1) *Le malheur, c'est la peur.*

Imaginons un instant que la maladie ne nous fasse plus peur, que l'accident ne nous fasse plus peur, que le voisin ne nous fasse plus peur,

que le gendarme ne nous fasse plus peur, bref, que la vie ne nous fasse plus peur : rien n'aura changé, mais nous aurons retrouvé le paradis perdu.

Regardons de plus près. Un ami racontait la mésaventure suivante : à l'occasion d'une visite chez le médecin pour une maladie qu'il croyait bénigne, celui-ci lui annonce que les choses étaient bien plus graves qu'il ne le pensait et que ses jours étaient comptés. Tout d'un coup, le monde s'écroulait sous ses pieds, et sa réaction fut une angoisse atroce : la pire journée de sa vie ! Mais voilà que des examens plus approfondis révélèrent que le médecin s'était trompé, et que le mal guérirait en quelques semaines ; l'angoisse du malade laissa place instantanément à un soulagement paradisiaque, comme s'il était déjà guéri ! Tirons de cet épisode une première conclusion : ce n'est pas la maladie qui rend malheureux, puisqu'en réalité, elle n'existait pas ; ce n'est pas non plus la santé qui rend heureux, puisqu'en réalité, ce malade était quand même quelque peu malade. Où se logeait donc son malheur ? Dans l'idée qu'il se faisait de la maladie. Le malheur n'est donc pas dans les choses, mais dans l'idée que nous nous faisons des choses, ou plus précisément, dans l'*imagination*.

Regardons d'encore plus près. Nous avons tous fait l'expérience suivante : au soir d'une promenade en forêt, voilà que le jour baisse et je ne sais plus trop où j'ai laissé ma voiture. Une légère angoisse s'éveille... on essaie un chemin, puis un autre, à gauche, à droite, et à force de tourner, on ne sait plus du tout où l'on en est ! L'angoisse grandit, la nuit va tomber, on force l'allure, on pense à ceux qui doivent commencer à s'inquiéter à la maison, on se reproche de ne pas avoir pris la carte, on tend l'oreille, espérant le secours d'un dernier promeneur attardé... les minutes passent, terribles ! Et ouf ! au détour d'un sentier, voilà que la voiture apparaît : elle était là, à moins de cent mètres ! Instant merveilleux, paradis retrouvé ! Là encore, ce qui nous rendait malheureux ne reposait sur rien. Et cette fois-ci, on n'accusera ni la maladie, ni aucun désordre d'aucune sorte : *Ce ne sont pas les choses qui nous troublent, mais nous nous troublons pour elles*, observe finement Malaval (cf. Oraison n° 209). Ni le malade, ni le promeneur solitaire n'étaient dans une situation dramatique : il leur manquait seulement de vivre le réel, tandis qu'ils habitaient l'imaginaire. Et Malaval nous montre du même coup le remède :

Nos mouvements ne nous emporteraient jamais au-delà de la raison si nous regardions toutes choses raisonnablement, c'est-à-dire avec la lumière de Dieu.

François Malaval, Pratique facile de la contemplation

« Au-delà de la raison... » : ce mot de *raison* ne vient pas de la philosophie, mais de la vie militaire. La *ratio* latine, en effet, désigne la ration de soupe

du légionnaire romain : la juste quantité au bon moment et au bon endroit. « Regarder toutes choses raisonnablement », c'est voir les choses telles qu'elles sont ; « dans la lumière de Dieu », c'est-à-dire telles que Dieu les voit et qu'il les crée. Il n'y a pas besoin de visions extraordinaires pour cela : en nous faisant « à son image et ressemblance », Dieu nous a pourvu de cette lumière, qui nous permet de vivre le réel, ou si l'on préfère, raisonnablement, heureusement.

2) *L'origine de la déraison*

Sans disparaître, cette lumière s'est fortement voilée dans ce que l'on appelle traditionnellement « péché originel » ; mais pour l'instant, continuons de réfléchir sur l'angoisse du promeneur, et nous allons le voir victime, sinon auteur, de ce voile du péché. Qu'est-ce qui le rendait malheureux, en effet, puisque la réalité de la situation n'était pas en cause, mais seulement l'idée qu'il s'en faisait ? Quelque chose en lui criait le refus de cette réalité, et voulait à tout prix ce qui n'était pas ; il se posait donc en concurrent de celui qui fait lever le jour et tomber la nuit, il expérimentait l'orgueil du péché originel.

Il peut sembler étrange d'introduire ici le péché, alors que ni le malade, ni le promeneur n'ont rien fait de mal. Certes, mais ils n'en vivaient pas moins le divorce entre leur volonté et celle de Dieu, divorce qui transforme nos journées en une perpétuelle négociation apeurée avec la Providence, qui nous fait évaluer les événements en « favorables » ou « défavorables », comme si la Providence pouvait nous vouloir du mal, et qui nous fait demander dans nos prières la guérison des malades et la réussite à nos examens, comme si la volonté de Dieu n'était pas de toute façon infiniment bonne.

Nous laissons aux exégètes le soin d'examiner comment ce divorce s'est installé, et quel en fut l'événement déclencheur ; il nous suffit ici de constater que nous sommes porteurs de ce divorce depuis que nous existons, et que c'est lui qui nous rend malheureux – ce qui indique déjà que pour réintégrer le paradis perdu, il ne s'agira pas de changer les choses, mais de mettre fin à ce divorce. En attendant, le livre de la Genèse nous montre la peur comme conséquence fondamentale du péché : à peine Adam et Ève avaient-ils croqué le fruit défendu qu'ils en font l'expérience dès que Dieu approche : « J'ai entendu ta voix dans le jardin, j'ai pris peur parce que je suis nu, et je me suis caché » (Gn 3, 10). À partir de là, les bénédictions deviennent malédictions, le travail devient une corvée, le mariage un conflit, et la maternité une épreuve. Et tout cela « parce que je suis nu... » : c'est à peu près ce qu'éprouvait le malade ou le promeneur se découvrant sans protection dans un monde désormais perçu comme hostile... et pourtant le monde n'a pas changé !

Le monde n'a pas changé, mais la méfiance a remplacé la confiance, et c'est cela qui a tout déclenché, en amont du péché proprement dit :

Comment la femme aurait-elle cru aux paroles du serpent, si déjà son esprit n'était pénétré de cet amour de son propre pouvoir et d'une certaine et orgueilleuse présomption, qui fut révélée par cette tentation ?

Saint Augustin, Genèse litt., XI, 30

(À suivre)